

Modernités de Marc Aurèle ou les filiations primordiales

Serge Meitinger

► **To cite this version:**

Serge Meitinger. Modernités de Marc Aurèle ou les filiations primordiales. Travaux

documents, Université de La Réunion, Faculté des lettres et des sciences humaines, 2005, Journées de l'Antiquité, pp.105-115. hal-02162079

HAL Id: hal-02162079

<http://hal.univ-reunion.fr/hal-02162079>

Submitted on 21 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Modernités de Marc Aurèle ou les filiations primordiales

SERGE MEITINGER

Je voudrais évoquer ici deux brèves résurgences, et bien actuelles, des Pensées de Marc Aurèle qui concernent, toutes deux, une filiation primordiale bien que la première seule concerne directement le lien d'homme à homme, par échange et transmission entre amis, familiaux et parents, l'autre renvoyant à une co-appartenance plus fondamentale, celle qui lie l'homme dans et par son langage même au fond de la Nature et à son cours. La postérité de ces multiples exhortations que s'adressait à lui-même, et pour lui-même d'abord, l'empereur-philosophe, intitulées Pensées pour moi-même, Méditations ou Soliloques, a, de fait, été extraordinaire et celui que l'on considère comme le dernier des grands stoïciens a marqué par son style plus que par l'originalité de sa doctrine, qui est à peu près celle d'Épictète. La façon très humaine et tout à fait humble qu'il a de s'entretenir avec lui-même a rendu accessible à des dizaines de générations ultérieures la vivacité intérieure de cette pensée qui était surtout une manière de vivre et un constant exercice spirituel car « Marc Aurèle s'efforçait [ainsi] de réveiller en lui les dogmes stoïciens qui devaient gouverner sa vie, mais qui perdaient de leur force persuasive » au décours du quotidien et « il fallait donc sans cesse essayer de nouveau de se persuader » comme l'explique bien Pierre Hadot :

« Son but est d'avoir sous la main, de manière efficace, les dogmes stoïciens, et notamment les trois préceptes d'Épictète : ne rien admettre dans l'esprit qui ne soit objectif [maxime du jugement], donner toujours comme fin à ses actions le bien de la communauté humaine [maxime de l'action], conformer ses désirs à l'ordre rationnel de l'univers [maxime du désir] »¹.

¹ Pierre Hadot : La Philosophie comme manière de vivre (Entretiens avec Jeannie Carlier et Arnold I. Davidson), Paris : Albin Michel, 2001, repris en Biblio-essais, Livre de poche, 2003, p. 101.

Il est par ailleurs évident que « l'assentiment » du philosophe à ces principes ne saurait être seulement intellectuel ou notionnel, il y va d'un engagement plus profond qui concerne tout l'homme et qui sollicite l'affectif, l'imaginatif, le relationnel, le volontaire et même l'involontaire, le quasi instinctif, sollicitations inséparables d'une discipline psychologique liée à un sens aigu du devoir et de la responsabilité individuelle. C'est aussi sous le signe d'un tel « assentiment réel » et intégral que l'on peut placer les résurgences modernes que je souhaite signaler et brièvement analyser. La première nous renvoie, par l'entremise d'Hervé Guibert, à une certaine image du philosophe Michel Foucault, la seconde à Pascal Quignard.

Dans son récit romancé ou son « autofiction » : À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie (paru en 1990), Hervé Guibert, déjà gravement affecté par le sida, met en scène sous le nom de Muzil le philosophe Michel Foucault qui fut son ami et dont il retrace avec une netteté et une lucidité parfois cruelles les derniers mois et l'agonie. Leurs relations restent en bonne part ambiguës et le jeune écrivain, dans ce récit, ne les éclaire pas également ; il s'avère toutefois que ces rapports n'ont rien d'intellectuel (Guibert se vante d'ailleurs de n'avoir lu aucun des grands livres de Foucault) et c'est un lien d'amitié quasi fraternel qui place les deux hommes dans une relation d'intimité et d'échange et les voue à célébrer, chacun à sa manière, cette réciprocité inespérée comme un enrichissement et un accroissement personnels que la référence à Marc Aurèle contribue à solenniser et à exemplifier. Et voici comment apparaît cette référence : Guibert vient de décrire un tableau d'Antonio Mancini, peintre italien peu connu du XIX^e siècle, représentant « un jeune garçon en costume de deuil, aux cheveux crépus noirs ébouriffés qui jur[ent] légèrement sur l'ordonnance du pourpoint noir avec sa dentelle aux poignets, des bas noirs, des souliers noirs à boucles et des gants noirs ». L'enfant incarne le désespoir et la douleur de celui qui demeure seul « après le duel » (c'est le titre du tableau) où a trouvé la mort un être aimé et cette œuvre passionnée et énigmatique a jeté Guibert dans une quête inquiète qui lui a fait découvrir la folie du peintre et son internement, préluant à une fin de vie éteinte :

« Mancini s'était fait enterrer avec son pinceau et le Manuel d'Épictète, qui se trouve à la suite des Pensées de Marc Aurèle, dans l'exemplaire jaune Garnier que Muzil avait délogé de sa bibliothèque, couvert d'un papier cristal, quelques mois avant sa mort, pour me le donner comme étant l'un de ses livres préférés, et m'en recommander la lecture, afin de

m'apaiser, à une époque où j'étais particulièrement agité et insomniaque [...]. Marc Aurèle, comme me l'apprit Muzil en me donnant l'exemple de ses Pensées, avait entrepris leur rédaction par une suite d'hommages dédiés à ses aînés, aux différents membres de sa famille, à ses maîtres, remerciant spécifiquement chacun, les morts en premier, pour ce qu'ils lui avaient appris et apporté de favorable pour la suite de son existence. Muzil, qui allait mourir quelques mois plus tard, me dit alors qu'il comptait prochainement rédiger dans ce sens, un éloge qui me serait consacré, à moi qui sans doute n'avais rien pu lui apprendre »².

Contrairement à ce que suggère ici Guibert, de fait Marc Aurèle ne remercie en son premier livre que des personnages déjà morts au moment où il écrit et l'hommage à Hervé que s'apprête ainsi à rédiger Muzil, qui va lui-même mourir bientôt, en revêt une couleur prémonitoirement funèbre, « pré-posthume » (selon un titre de l'autre Musil³). Mais le philosophe moderne tout comme l'empereur-philosophe s'attachera plutôt, on le sent bien, à déceler en chacun de ceux qui l'ont longuement côtoyé l'aspect vivant, vital par lequel ils lui ont enseigné quelque chose d'essentiel et qui tenait sans doute plus à leur manière d'être et de se comporter qu'à ce qu'ils pouvaient par ailleurs savoir ou professer : l'empereur écrit très exactement ceci :

- « 1. À mon grand-père Verus, je dois l'exemple de l'honnêteté et de la patience.
 2. À celui qui m'a donné la vie, le souvenir et la réputation de sa modestie et de sa fermeté.
 3. À ma mère, la piété et la libéralité, l'éloignement à l'égard du mal et même à l'idée de faire le mal. Elle m'a appris en outre à être frugal et à m'abstenir d'un train de vie luxueux.

 5. Mon précepteur m'a appris à ne me passionner ni pour les Verts ni pour les Bleus, ni pour les Boucliers Courts ni pour les Longs, mais à supporter la fatigue, à avoir peu de besoins, à travailler de mes mains, à ne pas m'immiscer dans un tas d'affaires et à ne pas prêter l'oreille aux délateurs.

 11. Fronton m'a appris tout ce que la tyrannie recèle de méchanceté, de duplicité et d'hypocrisie ; et combien ces gens que nous appelons

2 À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie, Paris : Gallimard, 1990, fragment 24, p. 72-73 et fragment 25, p. 75-76.

3 L'on ne peut pas ne pas faire le rapprochement (sans savoir d'ailleurs exactement l'expliquer) entre le pseudonyme donné par Guibert à Foucault et le nom du grand écrivain autrichien Robert Musil, qui a publié en 1936 un recueil d'Œuvres pré-posthumes (traduit en français par Philippe Jaccottet en 1965, Paris : éditions du Seuil).

patriciens sont dénués d'affection »⁴.

Plus qu'à des qualités théoriques ou abstraites, qu'au discours ou qu'à l'enseignement au sens habituel, Marc Aurèle s'attache à l'exemplarité d'un comportement devenu quasi instinctif, à un élan indissolublement moral et affectif, à la forte et ferme application qui, comme un précepte incarné, donne un pli effectif et constant à la vie chaque jour vécue. Dans cette perspective privilégiant l'expérience, l'affectif et le relationnel, qu'eût été l'hommage de Foucault à son jeune ami ? Sans doute l'éloge paradoxal de sa fraîcheur sans cesse renaissante et offerte bien que nimbée d'une aura funèbre, celle d'un ange de la mort à la chevelure étincelante, à la naïveté cruelle, idolâtrant et déchirant en même temps, dévorant, l'amitié ou l'amour qu'il voue à certains êtres qu'il place toujours au-dessus de lui-même. L'ange naïf de la beauté et de la grâce dans la destruction, auréolant de légèreté et d'un irrésistible élan de sincérité la plus sinistre propension⁵. L'éloge de Foucault entrepris par Guibert consiste, pour lui, à penser et à vivre maintenant jusqu'au bout cette agonie dont ils partagent la cruauté : « [...] c'était désormais une certitude qu'en plus de l'amitié nous étions liés par un sort thanalogique commun »⁶.

Nous sommes ici, en apparence, au plus loin de l'engagement stoïcien fait de mesure, de contrôle de soi et du sens du bien commun, loin des trois grands préceptes concernant le jugement, l'action et le désir, engagement dont, selon Pierre Hadot⁷, Michel Foucault, mettant en avant dans ses ultimes ouvrages les concepts de « plaisir » et du « souci de soi »⁸, cernait mal lui-même la spécificité : les stoïciens préféraient la joie au plaisir qu'ils plaçaient résolument du côté du corps et de ce qui ne dépend pas de nous ; ils ne séparaient jamais non plus le « moi » ou le « soi » de sa meilleure part, c'est-à-dire de sa part susceptible de s'identifier à la Raison universelle. Michel Foucault aurait sous-estimé, dans son analyse des principes stoïciens, « la prise de

4 Marc Aurèle : Soliloques, Paris : Livre de poche, Classiques de la philosophie, traduction de Léon-Louis Grateloup, 1998, Livre I, p. 15 et p. 18.

5 En ce sens, l'on peut retenir cette phrase terrible prononcée par Guibert dès 1981 : « Je baiserais les mains de celui qui m'apprendra ma condamnation » (À l'ami..., p. 46) et qui fait de son infection puis de sa destruction par le virus du sida, l'accomplissement d'une prophétie voire d'un vœu.

6 À l'ami..., p. 102.

7 La Philosophie comme manière de vivre, p. 216-218.

8 Cf Michel Foucault : L'usage des plaisirs et Le souci de soi (Histoire de la sexualité, 2 et 3), Paris : Gallimard, collection Bibliothèque des Histoires, 1984.

conscience de l'appartenance au Tout cosmique » qui caractérise cette école. Mais, bien que « l'assentiment réel » propre à l'écrivain comme au philosophe se passe désormais de toute foi en la rationalité de la Nature et en la sagesse cosmique d'un dessein universel ordonnant le cours du monde, ils ne négligent ni ne méprisent, l'un ou l'autre, l'appartenance qui est la leur à la communauté humaine, renouant sans cesse une filiation primordiale, entre eux et tous les autres, là où les sociétés réelles disjoignent et discriminent des valeurs, des camps et des clans pour des raisons éthiques, ethniques, sociétales ou culturelles, religieuses. Ils diraient tout aussi fortement que Marc Aurèle, bien que sur un autre ton, que la parenté qui « unit tous les hommes au genre humain » n'est pas « celle du sang ou de la semence » mais qu'elle « provient de la participation commune à la même intelligence »⁹ qui est, désormais, sans doute plus « pâtir » et « dire » qu'agir plénier ou que triomphe de la raison mais qui reste une conscience commune et/ou une conscience du commun. Ils pourraient souscrire pleinement, je pense, à cette formule de l'empereur-philosophe qui consacre l'humanité comme corps : « Il s'agit de croître sur un même tronc, et non pas de croire les mêmes choses »¹⁰. Même si ce tronc d'humanité est tout autant le bois du supplice qu'un végétal vivant en croissance, nous lui appartenons et nous devons conformer à son essor (en) commun notre désir et notre action sans aliéner notre jugement à certaines de ses excroissances illusives ou perverses. Telle pourrait être ici, dans la lignée de Foucault vu par Guibert et éclairé par Marc Aurèle, la courbure de notre assentiment.

Pascal Quignard, partant lui aussi de Marc Aurèle, infléchirait pourtant, d'une manière assez différente, notre « assentiment réel » à ce qui est. Renouant plus fermement que Guibert ou Foucault avec « la prise de conscience de l'appartenance, [de notre co-appartenance foncière] au Tout cosmique », il veille à lier et relier sans cesse l'homme dans et par son langage même au fond de la Nature et à son cours dont son constant et tenace travail d'« érudifiction »¹¹ fait résonner des échos plutôt mélancoliques. De fait, au début de son livre intitulé *Rhétorique spéculative* (paru initialement en 1995)¹², Quignard aborde Marc Aurèle

9 Marc Aurèle : Soliloques, éd. cit., Livre XII, 26, p. 162.

10 Ibidem, Livre XI, 8, p. 146.

11 Il s'agit là d'un néologisme personnel auquel je compte un jour donner un développement par une analyse plus approfondie de l'entreprise même de Pascal Quignard.

12 *Rhétorique spéculative*, Paris : Gallimard, collection Folio, 1997. Définition : « J'appelle rhétorique spéculative la tradition lettrée antiphilosophique qui court sur toute l'histoire

par l'entremise de Fronton, qui fut son maître de rhétorique, et entreprend de réhabiliter ce dernier plutôt maltraité par la tradition et l'université¹³. Ce faisant, l'écrivain contemporain souhaite tirer l'empereur du côté des « littéraires » et l'arracher à la tradition philosophique qu'il a embrassée pourtant et qui l'a reconnu. Quignard, se faisant l'avocat de Fronton et le citant, souhaite résolument placer l'empereur parmi les poètes :

« Fronton écrit à Marcus : « Il se trouve que le philosophe peut être imposteur et que l'amateur des lettres ne peut l'être. Le littéraire est chaque mot. D'autre part, son investigation est plus profonde à cause de l'image. » L'art des images [...] à la fois parvient à désassocier la convention dans chaque langue et permet de réassocier le langage au fond de la nature. [...] Marcus écrit que le monde dans le temps est un torrent gonflé par un orage qui s'empporte lui-même et qui emporte tout. La pluie des êtres ne s'interrompt pas. Tout dévale dans la nuit. Quelques fantômes forment les ligatures, lançant des simulacres, des schémata, des images. Cueillir, rassembler, lier se dit en grec *legein*. Le lien, tel est le *logos*, le langage. [...] *Religio* ramasse la ligature magique, les faisceaux, tout ce qui lie par excellence : généalogie familiale, liens de parenté, société. La poésie, ce sont les mots liés entre eux »¹⁴.

Ainsi les poètes ne mentent pas – jamais – car ils n'oublient pas le poids des mots et le lien foncier de ceux-ci à ce qu'ils tentent de nommer et de lier à leur tour. La vaine rhétorique et le tempérament rêveur dont on les crédite parfois cèdent toujours à une vue et un usage vraiment « religieux » des termes. Les images permettent de tenir, de retenir, d'entretenir l'intenable c'est-à-dire ce qui est et qui flue sans cesse, d'en articuler, d'en mimer par le verbe en acte, c'est-à-dire « imageant », les articulations propres, – ce faisant les mots se trouvent être la frappe des choses mêmes. Voici, par exemple, l'image utilisée par l'empereur et déjà paraphrasée par Quignard :

« Un fleuve de tous les événements, un courant violent, voilà l'éternité ; à peine chaque chose est-elle apparue qu'elle est déjà passée, une autre

occidentale dès l'invention de la philosophie. J'en date l'avènement théorique, à Rome, en 139. Le théoricien en fut Fronton » (p. 13).

13 Voir, par exemple, Jean Bayet : *Littérature latine*, Paris : Armand Colin, Collection U, 1965 : « Sa grande faiblesse est d'attacher beaucoup plus d'importance aux mots qu'aux choses et de tuer la spontanéité. Il ne manquait pourtant pas foncièrement de goût... » (p. 422). Appréciation qui va à contresens de la théorie de Fronton lui-même, selon Quignard bien sûr...

14 *Rhétorique spéculative*, p. 13-14.

« passe, et, elle aussi, sera emportée »¹⁵.

Elle n'est pas aussi baroque que le veut le commentateur mais son mouvement héraclitéen, particulièrement bien restitué ici par la traduction de Pierre Hadot (qui a soigné et souligné les allitérations en /v/ et en /p/), est celui du tourbillon même que l'être parlant s'approprie ou se réapproprie, en se laissant aller à la propension même des choses. Marc Aurèle nous en fournit un autre exemple, magnifique et intrigant, que Quignard analyse ainsi :

« L'empereur Marc Aurèle écrit que les craquelures qui se forment sur le pain et qui n'ont pas été voulues par le boulanger attirent sans raison le regard et excitent plus l'appétit que le restant du pain. Les craquelures du pain sont, dit-il, « comme les gueules béantes des fauves » (chasmata thèriôn). C'est à tout le moins une image. Toute l'œuvre qu'a laissée Marc Aurèle n'est qu'un recueil d'images et doit être relue à cette lumière. Recueil d'images pour s'associer au fond du monde, c'est-à-dire à l'élan de la physis qui le domine. Liste d'images vitales, spéculatives, associatives, c'est-à-dire le contraire d'un maladroit vade-mecum de philosophie stoïcienne comme on a prétendu le lire depuis que ces pages désordonnées et écrites en grec ont été redécouvertes par Toxita »¹⁶.

Une fois encore, l'écrivain contemporain tente de disqualifier la prétention de Marc Aurèle à la théorie philosophique et il insiste sur les qualités du recueil d'images laissé à la postérité par l'empereur. Mais il vaut mieux pour nous aller lire, une fois de plus, le texte même de celui qui s'est exercé à surprendre et comprendre certains aspects sombres et secrets de notre condition et, malgré la glose que nous venons de citer de manière anticipatrice, nous en serons tout étonnés :

« Observe encore ceci : toute chose que produit la nature, quoi qu'elle vienne à se produire en elle, garde même en cela je ne sais quelle grâce et quel attrait. Par exemple, la cuisson du pain en fait éclater certaines parties ; bien que ces craquelures soient en quelque sorte contraires au dessein de la fabrication, elles ne déplaisent pas ; elles donnent véritablement envie de manger. Ainsi encore, les figues, dans leur pleine maturité se fendillent. Quand les olives tombent de l'arbre et sont près de pourrir, elles ont une sorte de beauté propre. Les épis courbés par leur poids vers le sol, le plissement de front du lion, l'écume qui coule

15 Marc Aurèle : Livre IV, 43, traduction de Pierre Hadot in *La Citadelle intérieure*, Introduction aux Pensées de Marc Aurèle, Paris : Fayard, 1992 et 1997, p. 271.

16 *Rhétorique spéculative*, p. 20-21.

de la gueule du sanglier et beaucoup d'autres choses encore : considérées en elles-mêmes, elles sont loin d'être belles, mais par cela seul qu'elles accompagnent le développement des créations de la nature, elles y ajoutent un ornement et un attrait. Il suffit de sentir et de comprendre un peu profondément la vie de l'univers pour trouver en presque tous les phénomènes qui la manifestent et même qui l'accompagnent un accord qui a bien son charme. Ainsi nous verrons de véritables gueules béantes de bêtes féroces avec autant de plaisir que les représentations qu'en donnent les peintres et les sculpteurs ; nous pourrons, avec l'œil du sage, reconnaître dans la vieille femme et dans le vieillard, comme la grâce dans l'adolescent, la beauté de ce qui est arrivé à son achèvement. Il y a

beaucoup d'autres faits semblables qui ne persuaderont pas tout le monde et que comprendra seul celui qui se sera vraiment familiarisé avec la nature et avec ses œuvres »¹⁷.

D'abord le poète-philosophe réintègre dans l'ordre du cosmos, et donc dans la beauté même de l'être, ce qui risque de s'en trouver d'emblée exclu pour des raisons de répugnance physique ou d'harmonie esthétique. Devant des phénomènes naturels susceptibles de susciter notre répulsion, notre gêne, voire notre honte, il faut se dire qu'ils sont dans la logique et l'ordre, et beaux à ce titre : une certaine théorie aristotélicienne de la représentation (telle qu'on la trouve exprimée dès le début de la Poétique¹⁸) s'en trouve disqualifiée ou débordée. Inutile d'attendre de l'artiste qu'il arrange et rende plaisant aux yeux des êtres par ailleurs monstrueux, il faut les regarder sans frémir à l'œil nu et les apprécier dignement à l'aune du tout :

« La gueule béante du lion, le poison, tout ce qui est nuisible, comme l'épine ou l'ordure, est engendré par ce qui est noble et beau. Ne t' imagine pas que ces choses-là sont étrangères à l'être que tu respectes ; songe plutôt qu'il est la source d'où tout provient »¹⁹.

Mais le penseur antique ne s'en tient pas à cette position qui est de ferme conscience et de raison agissante, il avoue aussi, il avoue d'abord une inclination moins altière, moins volontaire qui fait que l'homme aime et préfère parfois ce qui, en apparence, va à l'encontre de ses intérêts vitaux, de sa santé, de sa joie raisonnable, de son entendement. C'est qu'il cultive, avec une délectation assez peu avouable en effet, des accointances dérobées, quasi oubliées – infiniment « oubliables » et vaguement honteuses –, comme d'acquiescer soudain, avec une évidence dans l'élan et une absence d'hésitation qui le sidère encore, à une certaine décadence, aux signes du vieillissement comme de la pourriture, à la stricte insignifiance d'un pur phénomène qui ne séduit que parce qu'il est tel : apparaissant pour apparaître et vraiment insignifiant c'est-à-dire hors toute raison raisonnable. Tel est le goût pour les fruits presque blets, les êtres et les plantes au bout de leur cycle

17 Livre III, 2, édition du Livre de poche, p. 33-34.

18 Aristote : Poétique, chapitre 4, 48b 9 : « Nous avons plaisir à regarder les images les plus soignées des choses dont la vue nous est pénible dans la réalité, par exemple les formes d'animaux parfaitement ignobles ou de cadavres [...] », traduction Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot, Paris : éditions du Seuil, collection Poétique, 1980, p. 43.

19 Livre VI, 36, édition du Livre de poche, p. 81.

vital ; telle est la contemplation tout de même émue et inspirante de gueules féroces, de baves, de rides, de craquelures ou de fissures, de taches sur les murs ou sur les corps... Ce qui devient, pour Marc Aurèle se ressaisissant et prenant de la hauteur, le regard du sage est d'abord un acquiescement irraisonné, une inclination par laquelle l'homme se retrouve et se découvre, avec un bonheur certain, avec une certaine plénitude, être parmi les êtres, chose parmi les choses. Ce faisant, l'homme communique, dans et par la reconnaissance d'une filiation primordiale, avec son origine (celle de l'espèce prise dans le mouvement de toutes les autres), avec « l'espace initial » mais c'est, comme l'écrit Pascal Quignard, par un « élan monstrueux » qui est « le même » que celui de tout le reste, de tout l'univers en mouvement : « inhumain, naturel, donné »²⁰.

De la sorte « quelque chose en nous, qui ne nous est pas destiné, trouve issue »²¹ et cette issue ne s'invente (crée et découvre) que dans et par le langage (s')imageant. Marc Aurèle, il faut bien le reconnaître, ne pourrait toutefois que souscrire partiellement à cette formule. En effet, comme la plupart des stoïciens, il a fait le choix de croire (c'est une foi comme une autre, il le signale lui-même) en une co-naturalité de la raison humaine et de la Raison universelle (à laquelle il reconnaît un statut divin). Ainsi, même ce qui nous dépasse infiniment et nous emporte fût-ce à notre corps défendant, ne saurait nous être tout à fait étranger et nous sommes par lui « destinés », soumis à un Destin raisonnable bien que, pour nous, il demeure incompréhensible. Et ce Destin se fait bien une issue à travers nous car, avec nous, il prend voix, il s'articule dans les termes de la parole qui porte, élève et soulève une raison, infiniment faible par rapport à la Raison du Tout, mais têtue, tenace comme une toute petite lueur toujours surnageant. Nos contemporains, Guibert, Foucault, Quignard, lecteurs, amateurs et admirateurs de Marc Aurèle, bien que, plus alarmés que lui par la profonde sauvagerie de l'être, ils ne partagent pas sa foi en cette co-naturalité-là, restent sensibles aux filiations primordiales que le penseur antique permet de dévoiler, celle qui lie l'homme à l'homme croissant en un seul et même tronc d'humanité, celle qui lie l'homme au fond « inhumain, naturel, donné », et qui, toutes deux, se manifestent par un certain entêtement dans le « dire », que ce dernier veuille par ailleurs se parer du nom de philosophie ou de celui de poésie, ad

20 Rhétorique spéculative, p. 34.

21 Ibidem, p. 81.

libitum... Lectures quelque peu divergentes certes, mais résolument ouvrantes et qui révèlent plusieurs voies d'accès, plusieurs types de fidélité à un même fond(s), notre fond antique en la personne et l'œuvre de l'empereur philosophe et poète, notre fonds immémorial, « inhumain, naturel, donné », que nous ne cessons de vouloir tout de même rendre un peu plus humain.